

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

Se raconter

Un projet de reconstruction
et de théorisation de récits de pratique



Automne 2021

UQÀM | **Chaire de recherche sur
les enjeux de la diversité
en éducation et en formation**
FACULTÉ DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION
Université du Québec à Montréal


CENTRE D'INTERVENTION
PÉDAGOGIQUE
EN CONTEXTE DE DIVERSITÉ

Centre
de services scolaire
Marguerite-Bourgeoys
Québec 

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

Se raconter

**Un projet de reconstruction
et de théorisation de récits de pratique**



Récit de Mélanie

Oumar est un élève d'origine sénégalaise de deuxième année, au 1^{er} cycle du primaire. Il vient tout juste d'arriver au Québec avec sa mère afin de rejoindre son père, déjà installé ici depuis deux ou trois ans. Au début, l'intégration d'Oumar se passe bien, mais l'enseignante remarque peu à peu qu'il éprouve des difficultés en lien notamment avec les disparités entre le système scolaire qu'il a connu auparavant et celui du Québec.

Prendre le temps de s'adapter

L'événement dont je vais parler s'est déroulé dans une classe de deuxième année en milieu très défavorisé, il y a deux ans. L'élève en question, Oumar, venait tout juste d'arriver au Canada en provenance du Sénégal. Quand l'école a commencé, ça faisait seulement quatre jours qu'il était ici. Son père était venu s'installer au Canada deux ou trois ans à l'avance. Pendant ce temps, Oumar avait été éduqué par sa mère et par la famille de celle-ci, au Sénégal. À ce moment-là, il était enfant unique.

Dans ma classe, il y avait environ 50 % d'élèves nés au Québec et 50 % issus de l'immigration. Dès le début de l'année, j'ai senti que j'avais une classe particulière. Sur une vingtaine d'élèves, trois enfants ont par la suite été classés « élèves en difficultés d'adaptation » (EDA) dont un, seulement deux mois après la rentrée. À cette époque, leurs troubles étaient non identifiés, car ils étaient trop jeunes. Cependant, dès les premières semaines, j'ai senti que certains élèves de mon groupe présentaient des problématiques assez importantes. Un de ces élèves était particulièrement agité. Je pense qu'il était dyspraxique et qu'il avait différents troubles d'apprentissage, d'opposition et de comportement. Il est resté deux mois dans ma classe. Il lançait des chaises sans élément déclencheur précis. Quand je lui donnais une tâche à faire, le plus souvent, il rampait par terre ou se promenait partout dans l'école. Au cours des deux premiers mois, il a fallu évacuer la classe à quelques reprises parce qu'il devenait violent et dangereux pour ses pairs. En ce qui concerne les deux autres élèves, eux aussi avaient de gros troubles de comportement et d'opposition. C'est important que je le souligne parce que je suis certaine que ça a eu des répercussions sur Oumar, l'élève nouvellement arrivé dont je veux parler.

Quand Oumar est arrivé dans ma classe, au début du mois de septembre, je sentais qu'il était vraiment heureux de retrouver son père au Canada. Il affichait toujours un beau sourire. Je trouvais qu'il rayonnait. Au début du mois de septembre, c'était son anniversaire. J'ai donc très vite rencontré ses parents parce qu'ils avaient apporté une grande assiette de fruits dans la classe et qu'on avait chanté « joyeux anniversaire » à Oumar tous ensemble. Par la suite, ils sont également venus à la rencontre de parents du mois de septembre et m'avaient dit qu'au Sénégal, Oumar était considéré comme étant un bon élève. Je connaissais l'école qu'il avait fréquentée parce que j'ai enseigné dans ce pays-là. Je savais donc que c'était une école très exigeante, ancrée dans un système français, où on demandait aux élèves d'apprendre énormément de choses par cœur.

Au début, ça allait très bien. Il semblait être un élève modèle; il faisait tout ce qu'on lui demandait et il réussissait. L'enseignante avec qui je travaillais — parce que j'étais partageante (j'enseignais un jour) — était vraiment impressionnée. Oumar écrivait déjà très bien en lettres attachées, alors que les élèves à cette école n'écrivaient pas en lettres attachées en deuxième année.

Cependant, il écrivait seulement ce qu'on lui demandait d'écrire. Dès qu'on lui disait d'inventer une histoire, c'était beaucoup plus difficile pour lui. C'est là que les problèmes ont commencé. Ici, on demande souvent aux élèves de raconter une histoire ou leur fin de semaine. Il avait de très bons résultats en dictée, mais était incapable de réaliser les tâches où il devait être créatif, même si on les modélisait. Quand je présentais le travail à faire en classe, je donnais d'abord un exemple. Après, je laissais les élèves travailler, mais ce n'était pas facile pour Oumar. Quand je lui demandais de faire la lecture à voix haute, il avait aussi de la difficulté. Il fallait travailler la lecture systématique et la fluidité parce qu'il savait lire, mais il le faisait un peu comme un robot. C'était toutefois la même chose avec d'autres élèves de la classe. N'empêche que je sautais parfois son tour parce que je ne voulais pas qu'il se désorganise, ce qu'il faisait quand il ne se sentait pas compétent. L'enseignante avec qui je partageais la tâche éprouvait les mêmes difficultés que moi avec lui.

En mathématiques, les choses allaient mieux. Si je lui donnais une feuille avec des exercices, ça allait. Il aimait les calculs parce qu'il était capable de les faire, mais je donnais peu de tâches de ce type. Le plus souvent, je demandais aux élèves de se placer en équipe pour faire de la résolution de problème. Ça posait problème à Oumar parce qu'il n'avait probablement jamais travaillé en équipe. Je sentais qu'il avait besoin d'être dirigé tout le temps et qu'il était déstabilisé. Graduellement, aussitôt que je demandais aux élèves de se mettre à la tâche, Oumar commençait à s'agiter et à refuser de travailler. Au niveau de ses apprentissages, c'était donc très difficile, malgré la modélisation et l'explicitation de ce qu'il fallait faire.

J'ai su qu'au Sénégal, il était en 3^e année alors qu'ici, on l'avait classé avec les autres élèves de son âge, en 2^e année. Il verbalisait le fait qu'à son avis, on ne l'avait pas classé au bon endroit, qu'il n'était pas à sa place dans ma classe. Dans ces moments de crise, il revenait souvent sur cet enjeu qu'il ne devrait pas être dans cette classe. J'ai l'impression qu'il se sentait humilié, mais en même temps, il n'était pas capable de réaliser les tâches qu'on lui donnait. Je pense que le système qu'il avait connu était très différent du système scolaire au Québec au niveau des façons d'enseigner et d'apprendre. C'est intéressant parce que j'employais des façons différentes pour enseigner dans le but d'aider les élèves, mais, dans le cas d'Oumar, ça semblait lui nuire plus que l'aider. Par contre, il néchouait pas et il n'avait certainement pas de trouble d'apprentissage. Quand il était capable de me donner des réponses verbalement au lieu de les écrire, pour moi, ça allait. Ses notes se situaient généralement entre 60 % et 70 %, mais je crois qu'il était habitué à de meilleurs résultats.

En arts plastiques, j'ai remarqué qu'il avait de la difficulté à se servir de ciseaux. Il n'en avait probablement jamais utilisé auparavant. En octobre, j'avais proposé aux élèves de travailler les formes géométriques pour construire

des personnages de *Minecraft*¹ en pensant à Oumar qui, je savais, jouait énormément à ce jeu. Au départ, je leur donnais des feuilles de carton sur lesquelles se trouvaient des prismes à découper qu'il fallait ensuite plier à l'aide d'une règle et coller avec du papier collant. Rapidement, il a été mis devant un mur, car il était incapable de découper les personnages, c'est-à-dire de suivre les lignes et de comprendre que les pointillés représentaient l'endroit où il fallait plier. Selon moi, cette tâche faisait appel à certaines compétences qu'il n'avait pas encore développées. Il n'y arrivait pas, mais il voulait lui aussi avoir ses personnages de *Minecraft* comme les autres élèves. En lui proposant des activités de ce genre, je le mettais constamment face à ses incapacités. Cette année-là, à cause de ma classe, je proposais souvent aux élèves des tâches non papier crayon, non scolaires. Cependant, c'est dans ce type d'activités qu'Oumar se sentait le plus incompetent. Je le mettais donc souvent dans des situations inconfortables où il ne se sentait pas performant et, dès qu'il n'était pas capable de faire quelque chose, il se désorganisait.

En septembre, c'était un petit garçon souriant dont les yeux étaient lumineux, mais, à la fin du mois, j'avais l'impression que la lune de miel associée à son arrivée au Canada et aux retrouvailles avec son papa était terminée. Je sentais qu'il n'aimait plus du tout venir à l'école. Puis, vers la mi-octobre, quelque chose s'est passé. J'ai l'impression qu'il s'est mis à reproduire les comportements des trois élèves dont j'ai parlé plus tôt. À ce moment, un des trois élèves avait intégré une classe pour les élèves en difficultés d'adaptation. Oumar a commencé, lui aussi, à se sauver de la classe, à ramper à quatre pattes et à lancer des chaises. Il est devenu très violent et impulsif. Par conséquent, les relations avec les autres élèves ont commencé à être difficiles. Dans la cour d'école, il pinçait et frappait fréquemment les filles. Au début de l'année, il était vraiment gentil, mais après deux mois, il est devenu explosif. Lorsqu'on lui demandait pourquoi il avait pincé une amie, ses réponses étaient évasives. Pour lui aussi, c'était difficile de savoir quel était l'élément déclencheur. Dans la classe, il y avait une autre élève qui pinçait toujours les autres de façon subtile. Je me demande s'il n'a pas reproduit ce comportement. J'ai l'impression qu'il était déstabilisé et qu'il était comme une éponge et donc, qu'il reproduisait ce qu'il voyait. Je me suis même demandé si ça se serait passé aussi mal s'il avait été dans un autre milieu. Il parlait souvent de discipline physique et de châtiments corporels à l'école au cours des premières semaines et expliquait comment à l'école, au Sénégal, les enfants se faisaient battre avec un bâton ou un bout de caoutchouc. C'est comme si, en voyant qu'on ne frappait pas les élèves, il s'était laissé aller. Lui, il venait d'un milieu où il faut rester assis en silence et la classe dans laquelle il atterrissait cette année-là était vraiment particulière. Je pense qu'il y avait aussi une question de maturité comme enjeu dans cette situation.

¹ Jeu qui consiste en une tâche exigeant de la motricité fine, des connaissances sur la construction en 3D à partir de carton et l'utilisation du papier collant. Les élèves devaient couper des morceaux de papier adhésif puis les poser sur des endroits très précis pour créer la forme géométrique. Les personnages de *Minecraft* étaient le collage de plusieurs solides (ex. cube = tête, prisme à base rectangulaire = bras, etc.).

Rapidement, tous mes collègues ont commencé à parler d'Oumar. Chaque jour, j'écrivais des notes négatives dans son agenda. Ses parents ont été convoqués vers la fin de novembre, après le premier bulletin. Nos premières rencontres en début d'année avaient été très positives. Lors de cette nouvelle rencontre, ils m'ont dit qu'ils n'observaient pas les mêmes comportements à la maison, que ça allait très bien et que c'était seulement à l'école qu'Oumar agissait de la sorte. C'était difficile d'établir une réelle communication avec eux. J'avais l'impression qu'ils cherchaient à ne pas perdre la face. Je ne sais pas s'il se passait quelque chose de particulier à la maison, car ils ne nous l'ont jamais dit. Par contre, on a su plus tard que la maman était enceinte. Peut-être que ça faisait réagir Oumar, mais je n'en suis pas certaine. Je sais aussi qu'à un moment, la direction avait contacté les parents parce qu'Oumar disait qu'il se faisait frapper à la maison. Je ne me rappelle plus s'il y avait eu un signalement à la Direction de la protection de la jeunesse² (DPJ), mais je pense que, rapidement, Oumar a compris qu'on n'avait pas le droit d'employer les châtiments corporels pour punir les enfants, ici. Les autres élèves de la classe lui avaient dit qu'on ne peut pas frapper les enfants. Ça aussi, je pense que c'était une grande différence avec ce qu'il avait connu jusque-là.

J'ai alors pensé que, les premières semaines, il était heureux d'avoir retrouvé son père, mais que rapidement, il s'était retrouvé isolé. Quand je lui posais des questions sur le Sénégal, il me disait qu'il habitait avec toute sa famille (sa mère, ses cousins, ses cousines) et qu'ici, il se retrouvait dans un logement avec son père et sa mère seulement. Je lui demandais si des amis l'invitaient la fin de semaine, mais vu qu'il venait tout juste d'arriver, il n'avait pas encore de réseau. Je me disais donc qu'il devait se sentir très seul. Quand je parlais avec Oumar, je constatais qu'il passait ses fins de semaine devant un écran. J'avais remarqué qu'il se désorganisait le plus le vendredi après-midi. Tous les vendredis, il se mettait à courir dans l'école, à se cacher, à aller aux toilettes pour s'enfermer. Il reproduisait tout ce qu'il avait vu depuis le début de l'année des autres élèves avec qui j'avais de la difficulté le vendredi, de façon systématique. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de rester avec lui jusqu'à 17 h dans la classe parce qu'il ne voulait pas partir. Il était totalement en crise. Pour moi, c'était un signe qu'il était anxieux à l'idée de passer la fin de semaine chez lui et de ne pas avoir de contact avec d'autres personnes que ses parents jusqu'au lundi matin, même s'il ne me l'a jamais dit dans ces mots.

Rapidement, j'ai essayé d'établir des liens avec un organisme communautaire du quartier qui offrait un programme d'aide aux devoirs, des activités sportives et des jeux, deux fois par semaine. Des sorties étaient également organisées de temps à autre. On m'a dit que le programme s'adressait à des élèves de 4^e année et qu'Oumar était trop jeune pour en profiter. J'ai insisté sur le fait qu'il avait vraiment besoin de briser son isolement et que j'avais

2 La Direction de la protection de la jeunesse est une organisation dont le but est d'assurer la protection des enfants et des adolescents si leur sécurité ou leur développement est compromis.

besoin d'aide. L'organisme communautaire a finalement communiqué avec la direction de mon école qui, elle, a refusé qu'Oumar bénéficie de ce programme qu'on réservait aux élèves de 4^e année. Elle m'a proposé d'essayer autre chose, mais quoi? En même temps, il m'était difficile d'intervenir parce que je n'étais pas à temps plein avec les élèves. J'ai informé Oumar et ses parents des autres activités dans le quartier auxquelles ils pouvaient participer, mais à mon avis, ça ne faisait pas partie de la culture sénégalaise d'aller vers les organismes communautaires. C'est pour ça que j'essayais d'établir ce lien moi-même. Si Oumar avait participé au programme de l'organisme, il aurait pu rencontrer des adultes signifiants et en même temps, se faire de nouveaux amis. J'ai quand même donné une liste d'organismes communautaires aux parents en leur proposant qu'Oumar s'inscrive à des activités sportives et qu'il sorte de la maison.

Quand je pensais à Oumar, je me disais également qu'il devait vivre un grand choc culturel. En classe, j'essayais de valoriser ce qu'il avait vécu auparavant pour lui faire plaisir et lui donner des repères. Je lui disais, par exemple, « Oumar, veux-tu nous parler de ton école au Sénégal? », mais il ne voulait pas. J'ai même vu qu'il se désorganisait quand je lui demandais ce genre de choses. Une fois, il a même pleuré devant les autres élèves quand je me suis mise à parler de mon expérience d'enseignante au Sénégal. Après, il s'est désorganisé à nouveau. Cette fois-là, j'ai senti qu'il était humilié d'avoir pleuré devant les autres. J'avais donc pris la décision de ne plus parler du Sénégal ou des différents systèmes d'éducation. Pour moi, Oumar ressentait une grande détresse liée au choc culturel qu'il vivait, mais c'était difficile de savoir ce qui le touchait plus particulièrement. À un moment, pendant le cours d'Éthique et culture religieuse, deux élèves nous parlaient de la prière chez les musulmans. Étant donné que les autres enfants ne semblaient pas comprendre, je leur ai demandé: « Voulez-vous nous montrer en avant de la classe comment se passe la prière? » Dès qu'ils se sont mis à modéliser le rituel et les différentes étapes de la prière chez un musulman, les yeux d'Oumar se sont mis à briller. Il est allé s'installer derrière la classe et s'est mis à faire la prière. Il avait l'air tellement fier de montrer aux autres que lui aussi, il savait comment faire. Mais quand on est passé à autre chose, c'est comme s'il ne voulait pas arrêter de prier. Ça aussi, ça l'avait désorganisé.

À partir de la fin du mois d'octobre, les autres intervenants de l'école (les techniciens en éducation spécialisée³ [TES] et les psychoéducateurs) se sont ralliés à moi pour convaincre la direction qu'il fallait vraiment faire quelque chose rapidement. Ils pensaient alors qu'Oumar devait être évalué parce qu'il semblait avoir un trouble grave. De mon côté, je me disais qu'il n'allait pas bien et qu'il reproduisait le comportement des autres élèves de ma classe dont j'ai parlé plus tôt. J'ai donc tenté de convaincre mes collègues du fait qu'il ne s'agissait pas, à mon avis, d'un trouble de comportement; il vivait un

3 La personne technicienne en éducation spécialisée en milieu scolaire travaille auprès d'élèves éprouvant des difficultés d'adaptation afin de permettre leur intégration sociale et scolaire ou de faciliter leur réadaptation.

grand choc culturel et on devait lui donner du temps pour qu'il s'adapte. Selon moi, quand un élève arrive de l'étranger, il faut attendre au moins un an avant de l'évaluer parce qu'il peut être vraiment déstabilisé. Mais personne n'était d'accord avec moi. Les parents ont été rencontrés en compagnie de la direction de l'école et un lien a été fait avec l'Institut universitaire en santé mentale Douglas. Là-bas, Oumar a rencontré un spécialiste pour évaluer s'il avait un trouble de santé mentale ou d'adaptation. Les parents ne semblaient pas vraiment comprendre ce qui se passait. Ils continuaient à dire qu'à la maison, il n'était pas comme ça.

En décembre, j'avais invité un marionnettiste dans ma classe. Les enfants devaient fabriquer des marionnettes, puis inventer des saynètes. J'avais demandé à un TES de venir aider Oumar à découper avec des ciseaux parce que je savais qu'il risquait de se décourager s'il ne se sentait pas capable de réaliser l'activité. J'avais remarqué que ce type de situation l'amenait à ça. Je savais qu'il n'avait pas de problème de motricité fine et qu'il n'était pas dyspraxique parce que je l'avais vu jouer aux billes et qu'il était très bon. C'était plutôt qu'il n'avait jamais pratiqué des gestes comme couper et coller.

Peu de temps après, en hiver, il s'est produit un autre événement. Encore une fois, on ne sait pas quel en était l'élément déclencheur. C'était un vendredi où il s'est complètement désorganisé. Tout d'un coup, il s'est mis à courir dans l'école. Ça, c'était fréquent. Mais ensuite, il est sorti de l'école en courant, pas de manteau et nu-pieds, en plein hiver. Quand les intervenants ont réussi à le ramener dans l'école, ils ont fait un arrêt d'agir avec lui. Puisque ça a duré plus d'une heure, ils ont dû appeler une ambulance. Oumar a été attaché sur une civière. Ses parents sont arrivés à l'école. Toute cette situation donnait une preuve de plus à certains qu'il avait un problème de santé mentale. Malgré cela, je restais convaincue que ce n'était pas ça. Il n'allait pas bien, mais, à mon avis, il avait seulement répété des modèles négatifs qu'il avait observés depuis son arrivée. J'étais convaincue qu'il fallait lui donner du temps pour qu'il se remette de son choc culturel et qu'il s'adapte à sa nouvelle vie. Pour moi, il ne fallait pas l'évaluer. Oumar n'était pas un cas de psychopathologie, mais bien un enfant qui réagissait de façon « normale » au grand choc qu'il semblait vivre. C'était un genre de mécanisme de défense.

Quand il se passait ce type d'événement, je discutais avec mes élèves pour savoir comment ils se sentaient. Je me disais qu'ils ne pouvaient pas se sentir en sécurité dans la classe avec un climat comme celui-là. J'étais inquiète parce que le sentiment de sécurité, c'est très important pour apprendre. J'ai demandé à un psychoéducateur s'il avait déjà entendu parler d'une thérapie de groupe dans une classe parce que je sentais qu'il fallait vraiment travailler sur le climat. Et quand je pensais à Oumar, j'essayais vraiment de trouver des solutions. J'en parlais beaucoup à mes collègues. Je leur demandais comment faire pour l'apaiser et pour le structurer. J'étais en mode réflexif. Je suis comme ça : quand je suis face à un défi, je ne me décourage pas. Je n'en suis jamais arrivé à dire que je n'aimais pas Oumar ou qu'il me dégoûtait. Je me demandais ce que je pouvais faire pour lui. Bien sûr, j'étais épuisée parce

que tous les vendredis, je devais rester avec lui à l'école quand tout le monde était parti. Je n'étais pas payée davantage et je voulais m'en aller parce que mes enfants m'attendaient à la maison. J'étais donc épuisée physiquement et psychologiquement parce que je cherchais tout le temps des solutions.

Pendant les vacances de Noël, je me suis vraiment creusé la tête pour trouver des moyens de lui faire vivre des réussites. Ça me hantait ! Je voulais trouver une façon de le mettre en valeur et qu'il se trouve compétent parce que, comme je disais plus tôt, je le mettais constamment face à ses échecs. Mais je ne voulais pas non plus me rabattre sur les cahiers d'exercices. Je savais qu'il aimait les jeux vidéo alors, j'ai décidé de proposer des activités de robotique et de programmation dans ma classe, même si je n'y connaissais rien. Au retour, en janvier, j'ai trouvé des kits de robots. C'est grâce à mes contacts avec la commission scolaire que j'ai réussi à mettre la main sur des robots. En fait, pendant les vacances de Noël, j'avais amené un ensemble chez moi pour jouer avec mes enfants. Puis, je me suis dit que ça m'aiderait à accrocher Oumar. Je savais que son père était technicien informatique et qu'il se trouvait bon avec les ordinateurs. J'ai donc proposé à Oumar d'être mon technicien et de m'aider à monter les 12 robots dont j'avais besoin. Le vendredi matin, le technicien en informatique de l'école venait lui donner un coup de main. J'ai eu l'impression que ça, ça lui avait fait du bien.

La première fois qu'il a eu à construire un robot, il fallait suivre un modèle avec des blocs LEGOS. Je me doutais qu'Oumar n'en avait jamais manipulé alors, pour ne pas qu'il se sente incompetent, j'avais préparé le coup. Il y avait deux rôles définis : soit l'élève était programmeur, soit il était ingénieur. Ces derniers étaient responsables de construire à l'aide des blocs. Les programmeurs, eux, devaient suivre les différentes étapes sur l'ordinateur pour programmer le futur robot. Bien entendu, la première fois, Oumar était programmeur. La fois d'ensuite, les élèves devaient inverser les rôles. Là, ça a été beaucoup plus difficile. Cette fois-là aussi, Oumar s'est désorganisé, mais il a fini par apprendre et être capable. Il a rapidement arrêté de se désorganiser. Je pense que c'est venu le chercher. Il voulait construire le robot qui, à chaque fois, était différent. La première fois, c'était des pieds qui frappaient un ballon de soccer, un sport qu'il aimait. Je profitais aussi de ces périodes pour faire travailler le vocabulaire lié à la robotique. Même si sa journée s'était mal passée, Oumar avait droit à la période de robotique. Ce n'était pas une récompense, car je ne voulais pas qu'il perde cette activité. À partir de ce moment, il a fait des bonds fulgurants au niveau social et au niveau des apprentissages. Ça m'a également confirmé qu'il n'avait aucun problème de motricité. Le problème avec les ciseaux, c'est qu'il se trouvait tellement pas bon qu'il n'était pas motivé à le devenir. On a commencé la robotique vers la fin du mois janvier et on en a fait pendant trois mois. Même si ça allait bien en robotique, Oumar continuait de se désorganiser, surtout les vendredis en fin de journée.

Vers la fin de l'année, j'ai organisé une sortie dans une école secondaire de la même commission scolaire qui construisait de gros robots pour mon-

trer aux élèves à quoi ça pouvait servir de faire de la robotique. Je pensais que ça pourrait aider Oumar à s'accrocher davantage à l'école. Même si le secondaire c'était encore loin pour lui, je me suis dit qu'à un moment, il se projetterait dans tout ça. Je voulais qu'il comprenne qu'il pourrait poursuivre la robotique au secondaire et qu'il fallait qu'il persévère. Dans l'espoir que tout se passe bien, j'avais préparé les élèves aux façons de se comporter pour marcher sur le trottoir, prendre le métro. On avait fait des simulations une semaine à l'avance. À l'aller, tout s'est bien passé avec Oumar, mais, au retour, c'était comme s'il s'était tellement concentré pour aller voir les robots qu'il n'en pouvait plus. Il courait dans la rue, il était déchaîné. Je voyais que ce n'était pas facile pour lui, mais je savais qu'il avait beaucoup apprécié la sortie, car pendant toute la visite, il posait des questions et était très engagé cognitivement. Il réutilisait tout le vocabulaire technique appris pendant les périodes de robotique en classe.

J'ai revu les parents d'Oumar à quelques reprises pendant l'année, mais je sentais beaucoup de déception de leur part. J'avais l'impression que nos interactions n'étaient pas franches. Ils continuaient de dire que, de leur côté, tout allait bien à la maison. Quand j'interrogeais Oumar pour savoir ce qu'il se passait chez lui, il n'était pas très bavard. J'ai remarqué que, quand je demandais aux élèves de raconter leur fin de semaine, il écoutait ce que les autres disaient et inventait quelque chose. Je sentais que ce qu'il racontait n'était pas vrai parce que sa mère était enceinte et que je doutais qu'elle puisse l'amener faire autant d'activités. Un peu comme il avait commencé à lancer des chaises ou à se promener à quatre pattes dans la classe en observant d'autres élèves, il s'est mis à inventer des choses qu'il faisait soi-disant la fin de semaine.

Ce n'était pas facile avec certains de mes collègues non plus. Il y avait beaucoup d'incompréhensions de part et d'autre. J'avais l'impression qu'ils n'étaient pas d'accord avec mes idées et, d'un autre côté, je n'étais pas d'accord avec les leurs non plus. Pendant l'année, on n'a jamais discuté pour savoir quelle était notre responsabilité dans cette situation-là. C'est comme si tout ce qui arrivait était la faute d'Oumar. Ça prend une grande ouverture pour se dire: « Qu'est-ce qu'on peut faire, nous, de différent? » Je n'ai pas senti d'ouverture dans ce sens et j'ai donc travaillé seule de mon côté.

Tout au long de l'année, je me suis basée sur mon expérience pour essayer d'aider Oumar. J'étais convaincue de certains fondements: croire au potentiel de tous les élèves et chercher la façon différenciée de motiver l'élève. Mon objectif, en deuxième année, c'est que mes élèves soient bons en lecture. Je rattachais tout le temps la robotique, les marionnettes, etc., à la lecture. On faisait de la lecture en duo, de la lecture interactive, de la lecture à voix haute. Je disais aux élèves: « Vous allez finir l'année et être bons en lecture! C'est pour ça qu'on fait ça. » Je savais ce que je faisais et où je les amenais. Je devais souvent prendre des chemins différents parce que ça ne fonctionnait pas, mais à ce moment-là, j'essayais quelque chose de nouveau. Quand la fin de l'année est arrivée, j'avais le sentiment que

j'avais atteint mes principaux objectifs: je voulais que tous mes élèves, incluant Oumar, soient meilleurs en lecture et leur donner le goût d'aller à l'école.

L'année suivante, Oumar a changé d'école. Ses parents ont déménagé. Je savais dans quelle école il était dorénavant et par hasard, j'ai croisé sa nouvelle enseignante dans l'une de mes formations. C'était au début de l'année et elle m'a dit que ça allait bien. Quand j'ai su qu'il y avait de la robotique à l'école, je lui ai dit à quel point ça semblait avoir accroché Oumar. Plus tard dans l'année, j'ai recroisé l'enseignante et elle m'a dit que ça n'allait plus du tout avec lui. Rapidement, elle est entrée dans un discours très négatif par rapport aux routines à la maison ou aux lunchs qu'il apportait à l'école. Je n'ai donc pas voulu creuser davantage. Elle semblait penser qu'il était négligé, mais en même temps, j'avais l'impression qu'elle n'essayait pas de le comprendre. Moi, dès que j'entends des critiques à propos des lunchs, je me braque, car les enfants n'ont pas de contrôle sur les aliments qui s'y trouvent. Attaquer les lunchs, c'est attaquer les parents et, en quelque sorte, le bagage culturel de l'enfant.

Quand je repense à cette histoire-là, je ferais certaines choses différemment. J'aurais instauré des règles différentes dans ma gestion de classe, par exemple. J'ai aussi compris, pendant l'année, que j'aurais dû modéliser plusieurs choses davantage: lever la main, sortir en rang en silence, etc. Si c'était à refaire, j'y reviendrais souvent, en ne pensant pas que c'est acquis pour tous les élèves. En même temps, je referais le même parcours, à savoir, d'essayer plein de choses pour répondre aux besoins. Ça, j'y crois vraiment! C'est une chose sur laquelle j'insiste beaucoup. Quand on me dit qu'un élève est tannant, je demande toujours: « Toi, qu'est-ce que tu fais pour l'intéresser? Qu'est-ce que tu fais pour répondre aux besoins de cet enfant-là? Qu'est-ce qu'il aime? Pars de ce qu'il aime et propose-lui un projet pour l'accrocher! » Certains enseignants ont peur de sortir du cahier d'exercices et de faire les choses autrement. Ça ne veut pas dire que ça fonctionne du premier coup. Oumar, il aimait *Minecraft*, mais je ne m'y suis pas prise de la bonne façon. Il fallait tenter autre chose, et c'est ce que j'ai fait.

Les valeurs et les convictions qui m'ont guidée pendant l'année, c'est que tout le monde peut réussir. C'était ma responsabilité de trouver de quoi il avait besoin pour que ce soit le cas. Une de mes valeurs principales, c'était de croire au potentiel d'Oumar et des autres, aussi. L'enseignante de première année m'avait dit que c'était un groupe très faible en lecture. Je ne suis pas restée campée sur cette idée-là et j'avais confiance de les faire progresser. Mon rôle d'enseignante, c'est de croire en eux et de croire en ce que je fais.

J'ai choisi de raconter cette histoire-là parce que quand Oumar est arrivé dans ma classe, ça faisait seulement quatre jours qu'il était au Canada. Ce que je dirais à un enseignant qui vit une situation similaire à la mienne — et ça va être le cas pour plusieurs — ça serait de laisser à un élève qui vient d'arriver le temps de s'adapter. Il faut aussi prendre le temps de l'observer pour

mieux le connaître et cibler des leviers d'intervention. C'est à force d'observer Oumar que j'ai réalisé qu'il n'était pas capable de découper, mais que ce n'était pas parce qu'il avait de la difficulté au niveau de la motricité. Il fallait seulement prendre le temps de pratiquer. Les programmes scolaires sont différents partout à travers le monde. Il ne faut donc pas croire qu'un élève scolarisé ailleurs a les mêmes acquis que ceux qui ont fréquenté l'école ici. Et, sachant cela, il faut prendre le temps de leur enseigner ce qu'ils ne savent pas. Les LEGOS roulaient dans les mains d'Oumar parce qu'il n'en avait jamais manipulé. N'importe qui aurait pu penser qu'il était dyspraxique, mais il fallait attendre de voir. Finalement, il était capable de les manipuler. Il ne faut jamais sauter aux conclusions trop rapidement. Tout au long de l'année, j'ai entendu dire qu'Oumar était un élève avec un grave trouble d'opposition, mais moi, je ne le concevais pas comme ça. Selon moi, il vivait un grand choc culturel. Je me trompais peut-être, mais j'avais la conviction qu'il fallait lui laisser du temps, tout en intervenant quand il faisait preuve de violence, bien entendu.

Je dirais à un enseignant qui travaille pour la première fois en contexte de diversité ethnoculturelle d'observer ses élèves et de traiter la différence comme une richesse dans sa classe et non pas comme une contrainte. Il faut aborder les différences avec les élèves et les nommer (les langues, les religions, etc.). Il faut aussi convaincre les élèves du fait que nous sommes tous différents, mais que c'est une richesse. Il y a plein d'outils dont on peut se servir, comme la littérature jeunesse. Les enfants se sentiront bien mieux dans un climat de classe comme celui-là, autant celui qui vient d'ailleurs que celui qui a deux mamans ou celui qui s'assoit sur un ballon ou l'autre qui porte des lunettes. Il faut convaincre nos élèves que leurs propres différences sont des richesses et non pas des handicaps ou des limitations.

